

Valerie Jakob Hôtel Atlantique



©Dagmar Morath



A compelling crime story and a literary style reminiscent of Martin Walker.

After retiring from the Parisian police force, Delphine Gueron returns to her roots. Once a week, she meets up with her old friend Aurelié for tea at the Hôtel Atlantique. But one day, Aurelié doesn't show up. She's found dead, evidently falling from the balcony of her suite. The police treats her death as an accident, but Delphine's sixth sense tells her there's more to this tragedy. She begins investigating, unhampered by frustratingly tight rules and regulations. She's helped by Karim, who had the stupid idea of breaking into Delphine's home. Since the attempted break-in, Delphine comes up with some fitting punishment by getting him to do some menial jobs around the house and in the garden. The two characters soon form a friendship, of sorts. Their investigation strengthens their bond further, and leads them far into the dark reaches of Franco-German history...

rororo
May 2018
480 pages

- **French sample translation available**

VALERIE JAKOB is the pseudonym of one of the most successful translators of novels from English and French. She was inspired for her debut novel by her own experiences, as the Sud-Ouest of France is her second home. She currently lives and works in Berlin.

Hôtel Atlantique

Valerie Jakob

Traduction Philippe Braz

Résumé

Après avoir quitté la police parisienne, Delphine Gueron revient dans son village natal près de Biarritz. Elle y cultive des tomates et retrouve régulièrement pour un thé au vénérable Hôtel Atlantique sa vieille amie Aurélie. Mais, soudain Aurélie disparaît. Est-ce un accident ? Delphine commence à enquêter. Elle reçoit l'aide de Karim, quinze ans, qui a été assez stupide pour cambrioler chez elle. Tous deux vont se heurter à un sombre chapitre de l'Histoire de la France et de l'Allemagne.

Sommaire

Après une tentative de cambriolage dans sa remise, Delphine offre au petit – et très jeune - délinquant Karim une chance d'échapper à une prochaine incarcération. Après qu'il ait donné des gages de bonne volonté chez elle, elle l'introduit dans la demeure aristocratique d'Aurélié de Montvignon, qui lui propose des petits jobs.

Le jeune franco-algérien - qui vit seul avec sa mère célibataire et sa sœur Noni - et la vieille dame éprouvent bientôt une affection mutuelle. Chez Aurélié, Karim fait également la connaissance de Richard Lebrun, un homme rugueux et froid, qui fait pratiquement partie de la famille d'Aurélié.

Quand Aurélié décède dans un accident mortel, la police ne peut découvrir de causes extérieures, mais l'intuition de Delphine lui dicte le contraire. C'est à ce moment que débarque dans le paysage le désagréable et possessif neveu d'Aurélié, et que Delphine est à plusieurs reprises désarçonnée par le comportement de Richard Lebrun. De nouveaux événements étranges la confirment dans ses soupçons. Peu à peu, elle découvre avec l'aide de Karim que la mort d'Aurélié a un lien avec le passé – avec son passé, qui l'a placée dans le viseur d'un criminel, mais aussi avec l'histoire de Richard.

Le cheminement maîtrisé de la narration, qui prend le temps de présenter les protagonistes et leur existence dans le Sud-Ouest de la France, adopte souvent un ton plein d'humour qui contraste intensément avec les thèmes formant l'arrière-plan du roman.

Car derrière les aspects engageants, tels que l'amitié et la loufoquerie des personnages, ce sont les moments d'inquiétude et de vertige qui forment le moteur de l'histoire: Karim et Richard Lebrun reflètent l'un et l'autre, chacun à sa manière, les problèmes d'identité qui naissent de la stigmatisation, de l'exclusion et des préjugés.

LE contexte

L'arrière-plan historique du roman remonte à travers la fiction jusqu'à la deuxième Guerre mondiale et ses conséquences sur les enfants des soldats de la Wehrmacht qui ont grandi en

France. Souvent rejetés par leur entourage et ignorés dans de nombreux cas par leurs pères après la guerre, beaucoup d'entre eux ont vécu avec un sentiment d'illégitimité d'un côté comme de l'autre. Ce chapitre de l'Histoire n'a pas été jusqu'à présent suffisamment exploré. Malgré quelques progrès, la loi allemande exclut par exemple les enfants nés hors mariage avant 1949, et dont les pères sont morts avant mai 2009 – ce qui est le cas de nombreux enfants de soldats de la Wehrmacht - du droit à l'héritage du côté paternel.

Extraits

« Retourne-toi et n'essaie pas de jouer avec moi ! »

Le jeune garçon pivota sur lui-même. « N'aie pas peur, Mamie, je parlais juste. »

« Premièrement, je n'ai pas peur. J'ai un pistolet. Deux, je ne m'appelle pas « mamie » mais Madame Delphine, c'est clair ? » Trois, tu ne t'en vas pas, j'appelle immédiatement la gendarmerie qui va venir te cueillir. »

Delphine tenait son Walther pointé sur l'adolescent qui était entré par effraction dans sa remise et dont l'expression, après ses dernières paroles et à la vue du pistolet, passait du défi à une consternation évidente.

La femme svelte aux cheveux bruns et ondulés qui faisait face au jeune garçon, portait une jupe droite de couleur bleue avec une ceinture en cuir étroite et une veste bleue assortie. En fait, elle n'était pas si vieille. Elle lui rappelait sa prof de sport avec ses manières énergiques, mais cette femme pointait un pistolet sur lui et elle avait l'air très déterminée.

« Que se passe-t-il ? Tu as peur tout à coup ? Tu étais plus fanfaron, il y a un instant ! »

Le garçon dégingandé devait avoir dans les quinze ou seize ans, autant que Delphine puisse en juger dans la remise mal éclairée. Il portait l'inévitable blouson à capuche des jeunes, genre sweatshirt, un jean délavé et des sneakers gris clair. Dans ses grands yeux noirs on pouvait lire qu'il voulait fuir comme un animal pris au piège.

« Ne crois pas que je vais te laisser partir comme ça, pour que tu reviennes après-demain dévaliser mon cabanon. Cette fois, tu es mal tombé, mon petit: tu es chez une commissaire.

Ça te la coupe, non ? » Delphine se tut, mais le jeune ne disait toujours rien. « Et maintenant, je vais appeler les collègues, d'abord tu disparais du paysage, puis tu passes ton temps libre dans les sous-sols d'une maison de retraite à nettoyer les bassins de lit. Une belle expérience, faire quelque chose pour les autres, au lieu de cambrioler n'importe qui. »

Delphine fixait l'adolescent. Encore un qui entamait sa carrière de délinquant qui le ramènerait inévitablement encore et toujours en prison.

Les yeux du jeune se remplirent de larmes : « Mais Madame... »

« Maintenant, tu veux me la jouer à la pitié ? », se moqua Delphine. « Ça ne marche pas avec moi. Et un peu de travail d'intérêt public te fera sans aucun doute du bien ! »

« Mais, Madame... » Les épaules du jeune s'affaissèrent.

« Quoi, Madame? »

« La police... Ma mère... »

« La police, ma mère - Ça veut dire quoi, ces bredouillages? Ou bien tu t'exprimes comme il faut ou notre conversation s'arrête là. »

Le garçon avala sa salive. Le blouson gris à capuche était bien trop grand pour lui, ce qui lui donnait l'air de s'enfoncer comme dans un marécage. « La police », murmura-t-il, m'a déjà assez souvent arrêté. » Il avala de nouveau sa salive. « Si je suis pris une nouvelle fois, je vais en prison. Et ma mère... », de nouveau, il ne finit pas sa phrase.

« Eh bien quoi, ta mère? »

« Elle ne pourrait sûrement plus le supporter ». Il avait également murmuré cette phrase.

"Soudain, tu penses à ta mère, hein? » C'est vraiment toujours la même chose, songea Delphine. « Pourquoi n'as-tu pas pensé à elle avant de décider de voler quelque chose dans la remise ou un lecteur de DVD dans la maison, que tu aurais pu fourguer pour dix euros. » Haussement d'épaules impuissant.

« Comment t'appelles-tu, au fait ? »

« Karim. »

« Et ensuite? »

« Karim Amandier. »

« Karim Amandier? Qu'est-ce que c'est que ce nom? »

« Ma mère vient d'Alsace et mon père d'Algérie. »

Delphine songea aux enchevêtrements infinis que ce nom pouvait receler. Un demi-alsacien au prénom maghrébin dans le sud-ouest de la France... même si cela n'avait à priori aucune importance pour un cambriolage. Le garçon lui faisait pitié, mais que pouvait-elle faire ?

« Bon, Karim, j'appelle la police. »

Il baissa la tête. Il sembla s'être résigné à son sort. Il était exactement de la taille de Delphine, des boucles sombres dépassaient de sa capuche et les os de ses épaules saillaient sous son blouson comme ceux d'un oiseau chétif.

J'en suis arrivée, pensa Delphine, à me sentir devant un cambrioleur comme un ogre face au petit poucet.

« Ou bien », dit-elle. Il releva la tête. "Ou bien, nous nous arrangeons entre nous.»

« Entre nous? », fit-il sans comprendre.

« Oui, entre nous ». Delphine rangea son arme. « A toi de décider. Ou j'appelle la police, tu vas au trou et ta mère n'aura plus jamais confiance en toi... Ou nous remplaçons cette punition officielle par quelques semaines de menus services pour moi, sans que la police soit au courant. Mais je te préviens : Une faute et t'es cuit. Nous nous sommes bien compris ? »

Le garçon opina. « Oui, Madame. »

« Et en plus, tu travailles à l'école, au lieu de te lancer dans n'importe quoi, et tu ne donnes plus de soucis à ta mère, compris? » Un rire.

« Oui, Madame. »

« Dans ce cas, tu peux déjà porter mes courses de la voiture à la maison. Et mercredi après-midi, tu tonds ma pelouse, c'est clair? »

« Oui, Madame. »

« A quelle heure finis-tu l'école? »

« A une heure. »

« Alors, à trois heures tapantes, tu sonnes ici, compris? »

« Oui, Madame. »

« Promis? »

« Oui, Madame. »

Karim avait rentré les courses dans la maison, puis Delphine l'avait renvoyé chez lui. Elle savait, qu'elle n'aurait pas dû agir de cette façon.

C'était prouvé statistiquement que près de quarante-pour-cent des jeunes délinquants récidivaient, et quasi certain que Karim ne se présenterait pas chez elle à trois heures le surlendemain pour tondre la pelouse.

Mais le jeune garçon avait semblé si désespéré – en plus, les statistiques pour les récidivistes mineurs étaient encore bien pires que pour les autres. Delphine connaissait les chiffres. Elle se reprocha sa sensiblerie. Quand elle rentrerait chez elle la prochaine fois, elle n'aurait plus de téléviseur ni d'ordinateur. Karim Amandier irait se défoncer dans quelque coin obscur, et sa mère assise dans sa cuisine ne pourrait rien faire d'autre que de mouiller des mouchoirs.

« Et merde », murmura Delphine. Elle se rendit dans la cuisine pour ranger les courses. Depuis qu'elle avait emménagé, elle avait quelque peu modifié les installations. Le nouveau réfrigérateur avec ses trois compartiments de congélation était un vrai progrès, tout comme la nouvelle gazinière, tous ses invités le lui confirmaient. L'alimentation en gaz de l'ancienne fonctionnait depuis une éternité avec la même fiabilité que les pronostics de samedi du Loto, et plus d'un soufflé s'était transformé en galette lamentable sous des regards consternés. L'allumage électrique du nouveau four, dont le vendeur lui avait tant chanté les louanges, avait rendu ponctuellement l'âme à la fin de la garantie, si bien que Delphine devait de nouveau se servir d'allumettes, mais il marchait sans problème.

Elle n'avait pas touché à la longue table en bois sombre ni aux chaises qui portaient les traces de trois générations. Elle allait très bien avec le buffet à l'ancienne, qui disposait encore d'une niche à pain, avec la cheminée aux briques fissurées, avec les casseroles en cuivre fixées au mur et rarement utilisées, si bien que la cuisine était pour Delphine et pour ses invités la pièce où ils préféraient se tenir. Cela avait été une bonne décision de venir ici la carrière finie, pensa Delphine. Quand elle travaillait encore à Paris, avec ses possibilités culturelles infinies, les théâtres, les cinémas, les gens du monde entier, elle n'aurait jamais pu s'imaginer retourner en province. Même si cette province se trouvait près d'une côte sauvage et belle, et qu'elle y avait ses racines.

Puis, quand elle avait dû choisir deux ans avant sa retraite si elle allait vendre la maison de ses parents, ou si elle allait la louer et la garder, elle avait décidé de la reprendre elle-même. A l'essai, pour ainsi dire, parce que si elle ne voulait plus rester à St. Julien-de-la-Mer, elle n'aurait aucun mal à la vendre. C'était une vieille ferme basque dans laquelle ses grands-parents avaient vécu. Delphine se rappelait les poules qui couraient librement dans la cour poussiéreuse, derrière la cuisine, maintenant transformée en jardin, et le sombre et mélodieux appel lancé par son grand-père le soir Heoheohec pour rappeler les vaches à l'étable. La maison se trouvait à dix minutes en auto de la côte sur les pentes montueuses des Pyrénées.

...

Quand Karim arriva chez lui, il était près de huit heures. Dans la cage d'escalier, il fut frappé par les habituelles odeurs lourdes de cuisine, celles des locataires du rez-de-chaussée gauche qui aéraient leur appartement en ouvrant leur porte plutôt que la fenêtre de la cuisine. Il passa devant la boîte aux lettres rouillée et grimpa lentement l'escalier jusqu'au troisième étage. Pourquoi Madame Delphine n'était-elle pas arrivée cinq minutes plus tard ? Il serait parti depuis longtemps, et en admettant qu'il ait trouvé quelque chose à vendre dans la remise, elle ne l'aurait sûrement jamais remarqué. En tout cas, pas immédiatement. D'ailleurs, une remise, était-ce vraiment un cambriolage ? Quelque part où rien n'était

fermé? Mais, comme d'habitude, il avait eu la poisse. Soudain, elle s'était trouvée derrière lui avec son pistolet. Était-ce vrai qu'elle était commissaire ? Pourquoi ne l'avait-elle pas immédiatement arrêté? Elle aurait dû le faire, parce qu'elle était sûrement assermentée ou quelque chose comme ça. Peut-être avait-elle tout simplement menti, pour le décontenancer. Il grimaça. Dans ce cas, elle avait complètement réussi. Il grimpa jusqu'au dernier palier. La cage d'escalier était peinte en jaune terne et la couleur s'écaillait autour des fenêtres. Devait-il vraiment retourner chez cette femme ? Ou bien simplement ne plus se montrer à elle? Mais, que se passerait-il si elle était vraiment flic ? Karim referma la porte de l'appartement. L'entrée était minuscule et à cause de la penderie remplie à ras-bord, elle semblait encore plus étroite. Il poussa précautionneusement le pêne dans la serrure et s'avança le plus silencieusement possible dans le couloir en direction de sa chambre.

« Karim! »

Et il n'avait pas été assez discret. « Je vais dans ma chambre! »

« Tu passes d'abord me voir dans la cuisine! »

Il laissa bruyamment tomber son sac et se rendit dans la cuisine. Sa mère était assise à la table. Elle avait attaché ses cheveux blonds et lisses et elle portait un chemisier bleu qui avait si souvent été lavé que sa teinte bleu-gris imitait exactement celle de ses yeux. Devant elle reposaient plusieurs factures. A la place de Karim se trouvait une assiette vide, apparemment Noni et elle avaient déjà mangé.

« D'où viens-tu à cette heure? »

« J'ai rencontré des amis »

Elle le regarda d'un air suspicieux. « Il y a encore eu un problème? »

« Non, pourquoi ? » Il parlait d'un ton agressif.

« Parce que ce ne serait pas la première fois. Et tu sais ce qui se passerait, si cela arrivait de nouveau.»

« Oui, oui, c'est bon.»

En soupirant, elle reposa le stylo avec lequel elle avait fait des additions. « Non, ce n'est pas bon. On avait dit quelque chose, Karim.»

Il enfonça ses mains dans les poches de son blouson à capuche. « Ça n'a pas bien marché aujourd'hui.»

« On avait convenu que tu devais faire plus à l'école.»

« C'étaient les vacances !" »

« L'école a repris aujourd'hui ! Faire le lycée est important, je te l'ai expliqué en long et en large. Celui qui ne passe à travers les mailles est fichu. » Sa voix avait enflé.

Karim se lança. « Ne commence pas à me rebassiner avec ça. Je n'ai pas envie de répéter sans fin la même discussion. C'est super énervant.» Il ne savait plus combien de fois sa mère lui avait rebattu les oreilles sur ce sujet. « Et d'ailleurs, qui a dit que je dois absolument étudier?» Il la regarda avec colère.

« Personne ne le dit.» La mère de Karim semblait épuisée, comme si elle avait répété tout cela trop souvent. « Mais, je veux que tu gardes toutes les possibilités ouvertes, et tu peux y arriver si tu fais marcher ta tête.»

« Ma tête! », dit-il d'un ton sarcastique. « Pour que j'aie aussi bien que toi ? Avec ton bac général, ta prépa et ton admission à l'ENS ? Et où tout cela t-t-il amené? A la caisse du Carrefour ! »

Un silence brutal succéda. Il était allé trop loin, et il le savait. Sa mère le regardait sans réagir. Puis ses yeux commencèrent à briller et enfin une larme roula sur sa joue, tomba sur une facture et forma sur le papier blanc une tache grise et ronde, qui s'élargit un peu dans toutes les directions.

"Maman...", commença Karim.

Mais elle se contenta de lever la main et secoua la tête. Karim disparut dans sa chambre en faisant claquer les portes.

(Résumé de la suite de l'intrigue: après que Karim ait fait ses preuves chez Delphine, elle le présente à son amie âgée, Aurélie de Montvignon)

La semaine suivante, ils prirent vers l'ouest depuis St. Julien par la corniche. La route de la côte cheminait à seulement quelques mètres du précipice le long des falaises, dont les masses rocheuses obliques ressemblaient à un immense gâteau alternant des bandes claires et sombres. Quand il n'y avait pas trop de brume, on pouvait voir jusqu'en Espagne. Cette partie de la côte comportait peu de constructions. Bien que la corniche fût une succession de grandes courbes qui longeaient de près la côte, la Pointe des Baleines était peu visible depuis la route. La maison et la vaste propriété incurvée étaient protégées des regards distants par de grands arbres et des haies stratégiquement disposées.

«On arrive », dit Delphine et elle quitta la corniche pour un petit chemin gravillonné, qui était encadré à droite et à gauche de haies de lauriers de trois mètres de hauteur. Après quelques virages, ils atteignirent la véritable entrée. Le large portail à deux battants entre deux colonnes de pierre trapues était ouvert. Karim se dévissait le cou pour observer les étranges statues d'animaux érodées qui trônaient sur les piliers du portail. Delphine s'arrêta dans la cour gravillonnée d'une entrée latérale du bâtiment bordé de massifs d'hortensias taillés en boule. «Tu peux descendre », dit-elle à Karim.

Tandis qu'il sortait ses longues jambes de la voiture, un des battants du portail latéral s'ouvrit. Dans quatre-vingt-dix pour cent des autres demeures, cette entrée aurait servi de portail d'honneur, mais aux Baleines tout était un petit peu plus grand. Les deux vantaux en bois du portail avaient noirci avec le temps, et une poignée en laiton en forme de baleine se trouvait à hauteur d'épaule. Une frêle personne, dont personne n'aurait pu penser qu'elle avait la force nécessaire pour déplacer le ventail, s'agrippait à cette poignée.

«Ah, Madame Sèvres. Comment allez-vous? » Delphine se retourna et fit signe à Karim d'approcher.

«Très bien, et vous? »

« Ça va, merci. Voici Karim. Aurélie a du travail pour lui. » Delphine lança un regard à Karim et celui-ci fit glisser sa capuche vers l'arrière de sa tête.

« Bonjour, Madame. »

« Bonjour, Karim. Bon, Delphine, j'ai fini pour aujourd'hui et je rentre chez moi. Allez directement à la maison, Madame vous attend. » Madame Sèvres était la femme de ménage d'Aurélie et elle passait là deux ou trois heures chaque jour. C'était une femme pratique, énergique et concrète et elle faisait en quelque sorte contrepoids au comportement souvent singulier et parfois énigmatique, qu'Aurélie avait développé au cours de sa vie. Delphine entra dans la maison, Karim sur ses talons, juste derrière elle. La porte se referma lourdement dans la serrure, si bien que le vaste vestibule au dallage noir et blanc fut plongé dans la pénombre. Seul un rai de lumière entra à travers les losanges en vitrail des hautes et étroites fenêtres.

« On passe par le hall et de là, on va au salon », dit Delphine. Des buffets massifs et sombres en acajou décoré de colonnettes torsadées, longeaient les murs d'un couloir long de vingt mètres. Dans l'air flottait une odeur de cire d'abeille. Madame Sèvres avait dû frotter les meubles le matin même. Parvenue dans le hall, Delphine emprunta à droite un nouveau corridor décoré d'une lourde tenture relevée sur le côté par un cordon tressé. «

Aurélié? », appela-t-elle. « C'est moi. Vous êtes au salon? » Une réponse affirmative leur parvint à travers le long couloir et Delphine continua à avancer. Karim, lui, s'était arrêté dans le hall et la tête levée, il tournait sur lui-même. La lumière tombait des hauteurs à travers une coupole en verre. D'un côté, un vaste escalier conduisait à une galerie qui cheminait tout autour de la pièce, aux murs étaient fixés d'immenses tapisseries, des tableaux noircis et de vieux sabres. Ici et là se trouvaient des fauteuils étroits tapissés de soie, aux bras capitonnés et aux pieds torsadés, qui rappelaient de vieux lions épuisés prêts à bondir. Assis dans ces fauteuils éloignés l'un de l'autre, on aurait sans doute dû crier pour converser dans une pièce d'une telle dimension. Les fauteuils ne se trouvaient peut-être là que pour offrir un peu de repos aux habitants durant leurs trajets éreintants dans cette immense bâtisse. « Karim! Où es-tu? » Delphine venait de réapparaître dans le couloir du salon. « C'est plutôt imposant ici, hein? », dit-elle.

« Vraiment. »

« Allez viens, maintenant. Aurélié t'attend. »

Ils entrèrent dans le salon et Delphine les présenta. « Karim, voici Madame de Montvignon. »

« Bonjour, Madame », fit Karim soudain intimidé. Aurélié était assise dans un des nombreux fauteuils disposés devant une cheminée où un porc entier aurait pu rôti. Près d'elle sur le tapis s'entassaient des journaux et des livres, surmontés d'une paire de lunettes aux verres épais et foncés qui trônait là en équilibre instable. A portée de main, sur une des vingt tables d'appoint – approximativement – se trouvait une tasse remplie de thé. La théière et son réchaud, deux autres tasses et un paquet de biscuits avaient pris place sur la table basse.

« Alors, c'est toi, Karim », dit Aurélié. Elle portait un ensemble pantalon large en lin de couleur crème avec en haut genre caftan, aux poignets ornés d'une broderie d'or de dix centimètres de large, retenu par une ceinture de cuir fermée. Près d'elle, Karim aperçut une canne inclinée contre le fauteuil. Une canne de bois sombre, fine, et plaquée d'argent par endroits, qui se terminait par une pointe de métal. La partie supérieure et le pommeau étaient également en argent, avec une dragonne de cuir.

Delphine observait son amie. Les yeux d'Aurélié semblaient devenir chaque année plus lumineux et d'un bleu plus pâle. Delphine avait lu quelque part que cela provenait d'une perte de pigmentation de l'iris due à l'âge, mais même si cette explication était plausible, elle ne pouvait s'appliquer au regard rayonnant d'Aurélié.

« Oui », dit Karim. Gêné, il dansait d'un pied sur l'autre et il observait tout autour de lui, hormis l'élégante personne près la cheminée. Devant lui, de plain-pied, se trouvait une rotonde semi-circulaire dont l'alignement des fenêtres à petits carreaux était uniquement interrompu, au centre, par des portes-fenêtres, et où courait un banc intégré au mur, à l'assise rembourrée, de telle manière que dans cette pièce, on puisse s'asseoir partout et voir l'océan.

« Alors, tu veux travailler », dit Aurélié.

« Oui. Madame. »

« Mais pas comme grand bavard, n'est-ce pas? »

« Je... », Karim ne savait pas ce qu'il devait dire.

« Bon, je suis sûre que je trouverai quelques menues tâches pour toi dans ma petite maisonnette. Peut-être peux-tu aider au jardin? Mais, d'abord, tu vas me faire la lecture. »

« La lecture? » Karim lança à Delphine un regard hésitant.

« Tu sais lire, non? », fit Delphine qui recueillit un regard noir. Sans attendre sa réponse, Aurélié se leva et ouvrit une des portes-fenêtres. « Mais avant tout, allons un peu dehors et

je vais te raconter certaines choses sur la maison. » Ils sortirent sur la terrasse et de là gagnèrent la pelouse qui s'étendait jusqu'à l'extrémité du terrain sur lequel se trouvait Les Baleines. Un peu en retrait de la falaise à pic, un banc avait été aménagé dans un creux de la pelouse. L'assise et le dossier étaient faits de galets taillés, cimentés par du mortier. Des coussins à rayures blanc-gris étaient fixés par des œillets, pour que le vent ne puisse les emporter. Delphine s'assit près d'Aurélie, renversa la tête en arrière et laissa le soleil réchauffer son visage.

« Sais-tu pourquoi cet endroit s'appelle la Pointe des Baleines? », demanda Aurélie.

« Non, Madame. » Karim, les épaules serrées, avait rentré ses mains dans les poches de son blouson à capuche. Le vent jouait avec ses boucles.

« D'ici, avant, on pouvait apercevoir des baleines. Des baleines de Biscaye. D'énormes animaux. Jusqu'à vingt mètres de long. Tu peux t'imaginer? »

« Pas vraiment », dit Karim.

« Si tu gares trois ou quatre de ces monstres noirs tout-terrain l'un derrière l'autre, tu obtiens à peu près la taille d'une baleine », expliqua Aurélie. Elle continua en changeant de ton: « C'est une expérience mystique, de voir une telle créature. » Karim haussa les sourcils, en veillant à ce qu'Aurélie ne le remarque pas. « Le grand-père de mon mari avait acheté ce terrain pour pouvoir observer les baleines depuis cet endroit », poursuivit Aurélie. « Alfonso, c'était son nom, s'intéressait à tout mais les baleines étaient, de tout, ce qu'il préférait. Avant, en hiver, les baleines s'approchaient tout près de la côte. » Elle tourna son regard vers l'océan et plissa légèrement les yeux. « En fait, il n'y en avait quasiment plus sur cette côte à l'époque. Les Basques étaient de trop bons chasseurs. »

« Les pêcheurs de baleines », dit Karim. Sur toute la côte de Biscaye, on voyait au détour des sentiers de randonnée ou sur la façade des bâtiments historiques des panneaux et des enseignes avec des illustrations liées à la pêche à la baleine. Parmi eux, une illustration montrait cinq pêcheurs sur un incroyable petit navire chassant une baleine incroyablement grande.

« Exactement. » Aurélie lui sourit. « La pêche à la baleine s'est déroulée ici pendant des siècles, puis il n'y en a presque plus eu. Malgré tout, Alfonso s'asseyait ici pendant des heures, et attendait de voir une baleine. Et comment l'air qu'elle chassait la faisait ressembler à une fontaine à la surface de l'eau. Et même à une double fontaine en forme de V, parce que les baleines de Biscaye ont deux événements et non un seul. »

« Et il a nommé la maison d'après ces baleines? »

Aurélie hocha la tête. « Je vais te montrer quelques os de baleines exposés au mur de la salle, à l'étage. »

« Est-ce qu'il a lui-même chassé les baleines? », demanda Karim et il pensait au petit navire et à la grande baleine.

« Que Dieu nous préserve! », s'exclama Aurélie. « A son époque, il n'y avait déjà plus de pêche à la baleine. Et puis, il n'aurait jamais tué un seul de ces animaux. Sans parler de sa constitution qui n'était pas adaptée, d'après les dires de la tradition. » Aurélie sourit et puis elle redevint sérieuse. « Mon mari s'est lui aussi souvent assis ici et il a attendu durant des heures l'apparition des baleines. Alors qu'elles avaient déjà probablement disparu des parages. »

« Pourquoi a-t-il attendu l'apparition de quelque chose qui n'existe plus? »

Aurélie se leva, s'éloigna de quelques pas puis elle se tourna vers Karim. « Parce qu'à la fin, nous allons tous le même chemin, mon Ismaël. » Puis elle dirigea de nouveau son regard vers l'océan où ne s'élèverait plus jamais le double geyser en forme de V d'une baleine de

Biscaye. Karim haussa les épaules. Ismaël? Complètement cinglées, ces vieilles dames, pensa-t-il. Le mieux, c'était de tenir sa langue puis d'encaisser son salaire.

« On rentre? », demanda Delphine. « Karim doit encore prouver ses talents de lecteur. »

« Oui, on y va. » Aurélie sourit à Karim. « Je me réjouis d'avance de cette lecture. »

Dans le salon, Aurélie et Delphine s'assirent dans deux fauteuils de part et d'autre de la cheminée. Karim se vit offrir le gros fauteuil à oreilles en cuir élimé au centre. Comme il s'installait, l'énorme siège sembla prêt d'engloutir le maigre garçon. S'il ne s'était pas appuyé aux accoudoirs de la pointe des coudes, comme un alpiniste aux parois de la crevasse juste avant la chute, il aurait sans doute disparu dans les replis de son rembourrage.

« Okay », résonna sa voix depuis les profondeurs du fauteuil. « Que dois-je lire? » Il jeta un coup d'œil sur la pile des journaux. Il s'agissait sûrement d'un article sur la politique municipale ou encore la rubrique nécrologique.

« Complètement faux », fit Aurélie, qui avait suivi son regard. « Le livre se trouve sur la petite table à ta droite. »

Karim loucha par-delà les oreilles du fauteuil. Il n'y avait pas un livre, à cet endroit. Non, c'était un colosse. Un monstre. L'expression de Karim refléta un parfait effroi. Delphine et Aurélie durent se retenir pour ne pas éclater de rire.

« Alors? C'est quelque chose d'autre que les SMS, non? », fit Delphine d'une voix qui tressautait juste assez pour ne pas la trahir. Karim la fixa avec colère. Puis il prit le livre. Celui-ci avait une couverture bleu sombre en lin dans laquelle était gravé en majuscules sommaires bien espacées et d'un bleu encore plus sombre le titre: MOBY DICK.

« Cela va me prendre une éternité », dit-il.

« Je n'avais pas l'intention de tout te faire lire aujourd'hui », dit Aurélie, les yeux brillants.

« Toujours une demi-heure, c'est tout. Ou plus longtemps, si tu veux. On essaye, d'accord? »

« De quoi cela parle-t-il? »

« Ce n'est pas facile à dire. Tu pourras peut-être me l'expliquer quand nous l'aurons lu. Disons, pour débiter, qu'il s'agit d'une baleine. »

Karim ouvrit le livre et se râcla la gorge.

« Appelez-moi Ismaël... » Il jeta un regard sur Aurélie qui lui souriait, les yeux pétillants. « Appelez-moi Ismaël. Voici quelques années – peu importe combien – le porte-monnaie vide ou presque, rien ne me retenant à terre, je songeai à naviguer un peu et à voir l'étendue liquide du globe. Là se trouve votre cité sur l'île de Man... »

« Stop! », s'exclama Aurélie d'un ton ferme. « Tu dois maintenant tout recommencer depuis le début. Tu as sauté un paragraphe. »

« Sur des milliers de pages ou presque, il doit bien y avoir quelques lignes qui ne sont pas importantes », râla Karim.

« Je pourrais aussi découper un morceau de ton blouson et prétendre qu'il est de toute manière beaucoup trop grand pour toi. »

« C'est complètement différent! »

« Tu trouves? »

« Oui. » C'était dit d'un ton catégorique. « Et puis, pourquoi vous faites-vous lire à voix haute un livre que vous connaissez déjà? Cela doit être ennuyeux. »

Aurélie secoua la tête. « Ah bon? Quelle musique aimes-tu écouter, par exemple? »

"Eminem."

« Est-ce le jeune type que j'ai vu à la télévision, avec un blouson à capuche comme le tien, et des chansons où la moitié des textes est le mot "fuck"? »

« Vous avez regardé Eminem? », demanda Karim incrédule.

« Il faut vivre avec son temps, non? Quand une chanson de ce Eminem te plait, tu ne l'écoutes pas une deuxième fois? »
« Si », dit Karim d'une voix traînante parce qu'il savait déjà où elle voulait en venir.
« Tu vois, et je relis moi aussi les livres quand ils me plaisent. Sans compter que j'apprécie toujours un livre que d'autres ont aimé également. »
« Vous parlez de votre mari, n'est-ce pas? », demanda Karim.
« J'aurais dû me douter, Delphine, que vous m'amèneriez un jeune homme particulièrement intelligent », s'exclama Aurélie d'un air réjoui.
Karim fut ravi que, dans les profondeurs du fauteuil à oreilles, personne ne puisse voir combien ce compliment lui faisait plaisir.
« Il faut cependant que je te prévienne, mon Ismaël, que le vocabulaire de Melville est un peu plus riche que celui de ton Eminem. » Aurélie lui lança un regard plein d'espoir.
Karim se pencha sur le livre et commença à lire, depuis le début: « Appelez-moi Ismaël... »
...

(Résumé de la suite de l'intrigue: Aurélie est morte en chutant d'un balcon. Delphine ne croit pas à un accident. D'autant plus que Richard Lebrun, qui fait quasiment partie de la famille d'Aurélie, se comporte d'une manière étrange: la gouvernante Madame Sèvres a trouvé Richard inanimé le matin sur la terrasse des Baleines, mais Richard, qui a tout d'abord dit avoir été frappé par un inconnu, prétend maintenant qu'il pourrait simplement s'agir d'un malaise. Delphine s'en ouvre au téléphone avec son nouvel allié Bernard Dessanges.)

« D'ailleurs, Richard a mis en congé Madame Sèvres pour les jours qui viennent. Soi-disant pour qu'elle puisse se remettre de sa frayeur. »
« Ai-je raison de percevoir là encore cette suspicion? », demanda Bernard.
Delphine regarda par la fenêtre. Il faisait de plus en plus sombre. « Je t'ai déjà dit que je trouvais son comportement curieux. Mais je n'arrive tout simplement pas à y croire. » Elle eut un claquement de langue impatienté. « Que voulais-tu me raconter au fait? », demanda-t-elle après un moment.
« Il s'agit exactement de ça: le comportement étrange de Richard. Tu as raconté cet après-midi qu'il n'y avait rien d'autre dans sa vie qu'Aurélie et son travail. Alors, j'ai recherché plus précisément dans quel type d'archives Richard travaillait à Poitiers. » Delphine attendit la suite, qui arriva aussitôt: « Ce sont des archives régionales. Les Archives départementales de la Vienne. »
« Ah? »
« Exactement. Ils ont des quantités énormes de dossiers là-bas. Ça va des cartes postales jusqu'au service des journaux et de l'Ancien régime jusqu'à l'Occupation, la deuxième Guerre mondiale. » Il se tut.
« La deuxième Guerre mondiale », répéta Delphine.
« Rien que cette partie des réserves est énorme », dit Bernard. « Des dossiers sur l'administration civile, sur les camps d'internement, les tribunaux militaires provisoires et ainsi de suite. »
« C'est peut-être pour cela qu'il se trouvait dans ces archives », dit Delphine comme si elle se parlait à elle-même.
Bernard marqua le coup. « Pour cela, ma chère? »
« Le père de Richard était un soldat allemand à l'époque de l'Occupation. »

« Un enfant de la guerre... », fit Bernard pensivement. « Un tabou immense jusqu'à tout récemment. Et ça le reste pour certains, sans aucun doute. »

Delphine pensa à Aurélie lui racontant la Libération de Paris. « La mère de Richard était une de ces femmes qui ont eu la tête rasée en public. »

« C'est horrible », dit Bernard, « jusqu'où l'être humain peut tomber. »

« C'est toujours plus facile de s'en prendre aux faibles quand on est persuadé d'avoir le droit pour soi. »

« Richard connaissait-il son père? »

« Je ne pense pas. »

« Il y a maintenant quelques organismes qui aident à la recherche des pères », poursuivit Bernard, « mais cela arrive naturellement bien tard, la plupart de ces hommes sont déjà morts. »

« J'imagine aussi que c'est un sujet épineux », remarqua Delphine. « Il est possible que les familles Allemandes ne sachent rien de leur parentèle en France. »

Bernard eut un rire sarcastique. « Tu n'as pas tort. Il y a certainement quelques pères qui ont préféré ignorer après la guerre leur enfant en France et continué à vivre comme si cette progéniture n'existait pas. »

« Ici un tabou, et là-bas le silence », dit Delphine. « Et les enfants quelque part dans un no man's land au milieu. La mère stigmatisée comme putain à nazis, le père soldat d'un régime criminel, l'enfant cible de la haine des deux à la fois. C'est un vrai miracle que ces enfants de la guerre aient pu au moins prendre leur existence en main. En apparence, en tout cas. »

Delphine regarda de nouveau par la fenêtre. La nuit tombante commençait à recouvrir le jardin d'obscurité.

« Si toutefois ils réalisent un jour d'où ils viennent », dit Bernard. « Je me demande combien ont découvert leurs origines par hasard, après de longues années, voire jamais, pour certains. »

Delphine alluma la lampe qui se trouvait sur la table d'appoint près du sofa. « Certaines Françaises ont dû passer le père de leur enfant sous silence, pour se protéger, elles et l'enfant. Elles ont déménagé dans d'autres villes. » Une mouche vrombissait autour de l'ampoule de la lampe de table. « Ces enfants découvrent seulement à la mort de la mère, dans leur legs, des lettres ou des photos qui bouleversent toute leur existence. »

« Le père de Richard était-il stationné dans les environs de Poitiers? », demanda Bernard. « Je pense à ce que tu disais précédemment, que Richard pourrait possiblement figurer pour cette raison dans les archives de Poitiers. »

Delphine plissa le front. « Non, autant que je sache, son père était stationné à Paris. Tout au moins quand il a rencontré la mère de Richard. Peut-être était-il avant à Poitiers, cela peut naturellement être le cas. En tout cas, ils n'ont plus jamais entendu parler de lui après la Libération. »

« A-t-il été tué? »

« A-t-il été tué? Est-il mort en prison? S'est-il évaporé dans la nature? Aucune idée. Il y a de nombreuses possibilités. La seule chose qui soit sûre, c'est que pour la mère de Richard, la vie avec l'enfant d'un Allemand était un enfer. Elle s'est suicidée, quand elle a réalisé que le père ne reviendrait pas. »

Bernard observa un long silence. « Et tu t'étonnes que Richard soit bizarre », dit-il enfin.

Delphine fit pensivement tourner son vin dans son verre. Le vin rouge brillait à la lumière de la lampe. « Si ces Archives conservent des dossiers sur l'Occupation, il se peut qu'il ait trouvé quelque chose qui a entraîné sa réaction. »

...

(Résumé de la suite de l'intrigue: Avec l'aide Karim, Delphine a découvert un suspect: Matthieu Perrin, qui est allé en prison sur un témoignage d'Aurélie, voilà longtemps, et qui a juré en plein tribunal de se venger d'elle. Delphine fouille sa chambre d'hôtel)

Sur la petite table près du fauteuil se trouvaient des journaux, la télécommande, un téléphone portable, une montre en or, de la monnaie et d'autres menus objets. Le portable ne donnerait rien, il n'y avait pas assez de temps pour cela. Elle le prit quand même dans sa main, et le reposa à sa place. Puis, elle examina les papiers: des factures d'essence, de restaurant, une enveloppe vide. En contournant le lit pour ouvrir le tiroir de la table de chevet, elle jeta un œil par la fenêtre. Il n'y avait personne sur le parvis. Delphine avait pourtant cru entendre des voix qui montaient du parking. Dans le tiroir de la table de nuit, elle découvrit deux préservatifs intacts, un trousseau de clés et un numéro de Playboy. Elle referma le tiroir, elle se concentra. Apparemment, elle avait pris ce risque pour rien. A côté de la lampe de la commode, elle aperçut le câble d'une recharge et un portefeuille. Elle traversa la pièce et prit le portefeuille dans sa main. Carte d'identité, permis de conduire plastifiés, dans les petites poches: des cartes de fidélité, sauna club, IKEA-Family. Delphine hocha la tête. Un morceau de papier comportant un numéro de téléphone, la carte de visite d'un restaurant - La Samaritaine, à Marseille -, celle d'un coiffeur, aussi à Marseille. Dans les grandes poches, sous des billets de banque, deux autres factures d'essence et une page de journal pliée. Elle sortit la feuille de papier, la déplia. Une seconde feuille, qui s'y trouvait dissimulée, tomba sur la commode. La première coupure provenait d'un magazine genre Paris Match ou Aujourd'hui en France, qui abreuve le petit peuple de toutes sortes d'informations dès qu'il s'agit de célébrités, d'aristocrates ou de têtes couronnées.

Le regard de Delphine fut attiré par un cercle tracé en rouge autour d'un nom, dans la légende d'une photo. De Montvignon. Soudain des voix retentirent sur le parvis. Perrin était en train de rentrer à son hôtel. Delphine regarda plus attentivement. Le cliché était de petit format, mais elle reconnut néanmoins la petite fouille endeuillée sur la tombe d'Ernest. Au premier rang se trouvait Aurélie, suspendue au bras de Richard et qui, dans son manteau noir, paraissait encore plus menue que d'habitude. A côté de Richard, elle reconnut Damien et Antoinette. Delphine elle-même était présente à l'enterrement d'Ernest, mais elle s'était retrouvée plus loin, en retrait. La légende de la photo annonçait brièvement la mort d'Ernest de Montvignon et ses obsèques à St. Julien, organisées dans l'intimité par sa veuve, Aurélie de Montvignon.

Un localier avait sans doute vendu ce cliché aux rédactions pour gagner un peu d'argent. Les de Montvignon appartenaient après tout aux grandes familles de la région, même si, de son vivant, Ernest s'était toujours tenu à l'écart des cercles mondains. Delphine était en tout cas certaine que ce cliché avait été pris et publié sans l'assentiment d'Aurélie. Elle reposa en vitesse la coupure de presse et saisit l'autre, déjà jaunie, dans sa main. Celle-ci provenait d'un journal, un quotidien Allemand. Delphine ne comprenait pas un traitre mot de cette langue notoirement si compliquée. Elle parcourut le texte avec perplexité. En haut à droite, juste au-dessus d'une ligne noire, était inscrit 24. Jg. 18. W. 1973. Ses yeux survolèrent l'article. Certains passages avaient été soulignés, dans la marge se trouvaient des mots en français rédigés à la main.

Les sens en alerte, elle s'avança vers la petite entrée de la chambre. Aucun bruit. Perrin était susceptible d'entrer à tout moment. Il ne serait pas assez audacieux pour appeler la police. Delphine examina à nouveau la coupure de presse. Pendaïson, lut-elle dans la marge, cisailler, abasourdi. Parmi les mots soulignés dans le texte allemand figuraient Gelsungen, R., Hauptkommissar et Ermittlung. Cela n'avait aucun sens de vouloir comprendre ces mots immédiatement. Elle devait avant tout quitter les lieux. Une nouvelle fois, elle tendit l'oreille en direction du couloir. Elle sortit son portable, étala les deux coupures de presse sur la commode et les photographia. Puis elle replia les feuilles de papier, les remit de nouveau l'une dans l'autre, les rangea dans le portefeuille, puis regagna l'entrée en quelques pas. Elle ouvrit la porte avec précaution. Il n'y avait personne. Delphine se faufila à l'extérieur.

...

Elle quitta l'hôtel et rejoignit la rue en passant par le parking. Après avoir fait claquer la portière de sa voiture derrière elle, Delphine laissa retomber sa tête en arrière et entreprit de respirer calmement. Tandis qu'elle s'efforçait de baisser son niveau de stress, son cerveau commença à échafauder des théories pour raccorder toutes les nouvelles informations avec celles qu'elle avait déjà. Quelles relations y avait-il entre la coupure de presse du journal Allemand et la photo de l'enterrement d'Ernest? Son expérience lui commandait de s'intéresser à ce qui était évident de prime abord. Et le plus évident dans cette affaire, c'était l'unique relation avec l'Allemagne dont Delphine avait connaissance: le fait que le père de Richard eut été officier durant l'Occupation. En plus, Perrin connaissait Richard depuis leur enfance commune dans le même quartier, et savait sans doute quelles étaient ses origines, car Richard avait été dans la rue la cible constante de moqueries et d'insultes. Et Perrin avait essayé bien plus tard d'obtenir par Richard un accès au Salon Claire. Mais de quoi s'agissait-il vraiment dans cet article?

Delphine agrandit la photo sur son portable. Le cliché était flou. Péniblement, elle déchiffra de nouveau quelques-uns des mots soulignés: Pendaïson, Gelsungen, geschoren et Hauptkommissar. Elle fit glisser l'image vers le haut. Le nom du journal avait sans doute figuré à gauche de l'en-tête, mais la partie gauche et la partie inférieure de la page avaient été découpées. En haut, à droite, se trouvaient les abréviations qui apparemment concernaient les détails de l'édition du journal. Et l'année 1973. Justement l'année où Perrin avait été condamné. Hauptkommissar. Il était sans doute question dans l'article d'une ancienne affaire criminelle. Sinon, pourquoi aurait-il été fait mention d'un commissaire? Perrin et Richard avaient-ils monté un coup ensemble en 1973, et Perrin voulait-il désormais monnayer le silence de Richard ?

...

Delphine décida de rouler jusqu'aux Baleines, pour obtenir des précisions de Richard. Il en savait probablement plus que ce qu'il avait dit jusqu'à présent. Mais, avant cela, elle allait encore essayer autre chose.

...

« Oh, patronne, que me vaut ce plaisir? » Flaubert devait avoir vu son numéro sur son écran.

« C'est vous qui êtes le patron, désormais. Moi, je cultive des roses. Non, plutôt, des tomates. » Dès qu'elle avait entendu sa voix, Delphine avait commencé à s'apaiser. Ils avaient travaillé ensemble pendant cinq ans, à Paris. Cinq belles années. Flaubert, la trentaine bien dépassée maintenant, était un homme de taille moyenne, assez corpulent, qui pouvait au premier abord donner une impression de nonchalance. A tort, et il profitait

parfois de cette erreur énormément dans son travail. Delphine songea à son regard limpide sous son front haut et les larges sourcils. Il lui était arrivé à l'occasion de se laisser pousser une épaisse moustache, mais il l'avait vite rasée, car il trouvait qu'il ressemblait ainsi à un chef de quai du dix-neuvième siècle.

« Vous êtes en service? », demanda Delphine.

« Je suis toujours en service, vous le savez bien, patronne. » Il rit. « Je suis au commissariat. Il ne se passe pas grand chose. Paris en août est, comme toujours, une vraie station thermale. » C'était bien sûr exagéré même si, chaque été, l'exode massif des grandes vacances rendait la vie dans la capitale beaucoup plus calme.

« Il est temps pour vous de vous marier et de vous coller avec femme et enfants pendant huit heures dans les embouteillages, le premier jour de vos congés. » Delphine tambourina du pouce sur son volant. « Donc, vous êtes sous-occupé en ce moment, Flaubert? », continua-t-elle. « Ce n'est évidemment pas acceptable, une telle situation. »

« Allez, annoncez la couleur, patronne », dit Flaubert.

Elle raconta d'une manière aussi concise que possible le peu qu'elle avait appris de la coupure de presse. « Avez-vous bien noté les mots et l'année, Flaubert? », demanda-t-elle à la fin.

« Oui. Vous n'avez rien d'autre? »

« Non, c'est tout. Notez peut-être également les noms. Matthieu Perrin, Richard Lebrun et de Montvignon. »

« C'est déjà fait. » Il semblait un peu vexé.

« Pardon. » Delphine sourit. « Nous ne devons pas procéder comme d'habitude », enchaina-t-elle, « cela prendrait trop de temps. Et, en plus, avec l'étranger. Mais dans l'article, il est visiblement question d'une enquête en Allemagne, et à Kehl il y a le CCPD. »

« Le Centre franco-allemand de coopération policière. »

« Exact. Il y a sans doute là-bas une banque de données contenant les anciennes décisions de justice dans laquelle on peut faire des recherches par thème. »

Flaubert marmonna quelque chose pour lui-même. « Est-ce que je vous ai précisé, Flaubert », ajouta Delphine, « que cette demande émanant d'une cultivatrice de tomates est tout à fait de... nature privée? »

« Cela va de soi », dit Flaubert sobrement.

...

« Je dois y aller », dit Delphine et elle ajouta: « Est-il clair également qu'il s'agit d'une requête, qui... Comment dire?.. »

« ... qui ne peut être close avant ce que tous les éléments du rébus n'aient été recoupés par le flic de garde. Cela vous paraît bien comme ça? », demanda Flaubert.

Dès qu'elle eut achevé la conversation, Delphine tourna la clef dans le contact. Elle devait se rendre aux Baleines. Mais la Twingo ne démarra pas. « Ha, non! », marmonna-t-elle, et elle essaya une nouvelle fois. Rien.

...

Elle appela Bernard.

« Que me vaut le plaisir? », demanda-t-il.

« J'ai besoin de toi », dit-elle sans prendre de gants. « J'étais à l'instant dans la chambre de Matthieu Perrin aux Trois Pins. » Delphine jeta un nouveau coup d'œil en direction de l'entrée de l'Hôtel.

« Cela doit me dire quelque chose? »

« Non, pas maintenant, mais bientôt. Pour le moment, je veux juste savoir si tu peux venir me chercher et me conduire aux Baleines. Ma voiture est en panne. »

« J'arrive tout de suite », dit Bernard avec empressement. Delphine était d'une humeur qu'il ne lui connaissait pas. « Tu es sur le parking de l'hôtel? »

« Non, dans la rue. Tu me verras en arrivant en haut de la côte. »

« J'arrive tout de suite », répéta-t-il.

...

Pendant qu'elle attendait, Delphine laissa de nouveau aller sa tête en arrière et elle examina la photographie du cliché des obsèques d'Ernest. Qu'avait découvert Perrin, pour qu'il l'ait conservé ainsi dans son portefeuille? Delphine repensa à cette lointaine journée. Au vent froid qui sifflait sur le cimetière, aux lourds et sombres nuages transportés de la mer vers la terre. La sobre tombe paraissait, dans cette lumière blafarde, terne et curieusement implacable. Même la mousse ténue sous l'épithaphe semblait, sans la lumière du soleil, non plus verte mais grise. Tout comme les traces de rimmel sur les joues d'une femme qui a pleuré. De Montvignon. Delphine avait ces lettres dorées devant les yeux. Elle souleva sa tête de l'appui-tête.

De Montvignon. C'était l'explication, il fallait que ce soit l'explication. Perrin aurait reconnu Aurélie sur la photo. Il aurait probablement repéré en premier la silhouette maigre de Richard, et fait le lien entre lui et la vieille dame qui se trouvait à ses côtés. Perrin avait voulu se venger d'Aurélie, parce que c'était son témoignage qui l'avait mené en prison. C'est uniquement cette photo qui lui en avait offert la possibilité. Sinon, comment l'aurait-il retrouvée après sa détention? Elle ne vivait plus à Paris depuis plusieurs années, quand Perrin était sorti de prison. Elle s'était débarrassée du Salon Claire et de son appartement. Il n'y avait pas d'annonce légale et pas encore d'internet dans lequel il aurait pu être fait mention de quelque chose. De plus, il aurait cherché une Aurélie Meunier, qui entretemps avait pris le nom d'Ernest. Aurélie de Montvignon. C'est seulement grâce à la photo du journal qu'il avait retrouvé sa piste. Aucune autre explication ne venait à l'esprit de Delphine.

...

(Résumé de la suite de l'intrigue: Matthieu Perrin et son fils Raphael tiennent Karim et Richard Lebrun sous leur contrôle aux Baleines. Richard demande à Perrin pourquoi il a attendu si longtemps avant de se venger d'Aurélie.)

« Et pour quelle raison n'y-as-tu pas pensé plus tôt? » Richard semblait détendu, un peu comme si tout ce que lui racontait Perrin lui était égal.

« Tu n'écoutes rien », siffla Perrin entre ses dents, d'un ton agressif. « Je ne peux pas supporter ça. » Derrière lui, son fils approuva d'un léger signe de la tête. Perrin se comporta de nouveau en donneur de leçon.

« Comme je l'ai déjà dit: quand je suis sorti de cette saloperie de prison, il n'y avait pas encore internet. Le Salon n'existait plus. Vous étiez partis de Paris. Elle avait pris un autre nom. Cela dit, tu n'étais que mon plan B. Il faut un plan B, comme je dis toujours. C'est pas vrai, Raphael? » Il se tourna vers son fils qui approuva d'un air ennuyé.

« Hé! », cria Perrin, « le gamin a l'œil fixe. » Il s'approcha de Karim assis dans le fauteuil et le toucha du bout du makila. « Tu ne vas pas nous claquer entre les doigts, non? »

Karim le regarda et secoua la tête sans un mot. « Moi je dis que le mieux, ce serait qu'il crève de peur », fit Raphael. « Ce serait net et sans bavure. » Une sorte de lassitude se dessina sur les traits de Perrin, tandis qu'il regardait son fils. Il lui donna une petite claque sur la tête. « Parfois je me demande si tu as vraiment un cerveau là-dedans », gronda-t-il.

« Tout cela ne nous dit pas pourquoi c'est maintenant seulement que tu es venu jusqu'ici, Matthieu », dit Richard pour distraire son attention de Karim.

« Il faut toujours être en éveil », dit Perrin tout en détournant son regard de son fils. « Et puis, ne pas sous-estimer la presse people. J'ai vu une photo de vous deux à l'enterrement de son mari. Et cet article m'est revenu en mémoire. Dès cet instant a commencé une collecte d'informations très minutieuse... Ouais, l'ordre est important dans la vie, et il finit par payer, à un certain moment. » Il sourit. « Sur la photo de l'enterrement, tu as l'air d'un ersatz de fils en deuil. C'était à mourir de rire. »

Perrin revenait dans son sillage habituel et parlait comme si le monde entier devait s'émerveiller de ses extraordinaires facultés. Puis il se dirigea vers la commode et saisit de nouveau la photo dans sa main. « La voici, avec son comte, ou je ne sais ce qu'il était vraiment. Mouais, s'il avait été vraiment quelqu'un de spécial, les journaux lui auraient consacré un plus long article. »

Richard se dirigea vers le banc capitonné qui courait tout autour de la rotonde et il regarda vers le jardin, dehors. « Ernest de Montvignon était tout à fait spécial comme homme. Tout comme Aurélie. »

Perrin se tourna vers lui, tout en remettant en même temps la photo à sa place. Elle bascula et entraîna dans sa chute la photo de Pablo qui se trouvait juste à côté. « Ça a été une déception, naturellement, que le vieux soit déjà mort », dit-il, « J'aurais eu une toute autre approche, si je les avais retrouvés tous les deux avant sa mort. Après tout, le grand seigneur n'aurait peut-être pas apprécié que tout le monde sache comment sa Madame Claire gagnait sa vie à l'époque. »

Richard baissa la tête. C'était exactement cela qu'il avait redouté. « Mais déjà, je savais où elle se trouvait. » Perrin traversa la pièce en diagonale en direction d'une étagère remplie de livres, parcourut les Pléiades d'un regard distrait et évalua du regard une tapisserie fixée au-dessus du meuble. Puis, il s'arrêta devant le vase antilope et enfila le makila dans son anse. « Que va-t-il arriver désormais à tout ce fourbi? », demanda-t-il et il fit glisser avec une lenteur mauvaise le vase de la petite table vers le sol où celui-ci se fracassa. Une flaque d'eau se répandit autour du cou et des pattes brisée de l'élégant animal, assombrissant le tapis comme du sang.

Richard se retourna d'un mouvement et observa les débris. « On pourrait peut-être tout bonnement venir un soir avec une camionnette, tant que la situation ici n'est pas encore clarifiée », émit Perrin pensivement. Karim avait été terrifié, quand le vase s'était cassé. Il était resté assis la tête baissée pendant une éternité pour lui, car il craignait que son visage ne puisse le trahir. Enfin, il avait osé de nouveau lever les yeux. Raphael tripotait sans arrêt le pistolet. Subrepticement, Karim jeta un œil en direction du couloir du salon. Madame Delphine n'était plus là. Elle avait placé son index devant sa bouche, lorsqu'il avait remarqué sa présence derrière la tenture quelques minutes auparavant. Karim était persuadé qu'on pouvait tout lire sur ses traits. Il avait donc aussitôt modifié l'expression de soulagement qu'il avait eue à sa vue, pour reprendre une expression d'anxiété. Il tourna la tête vers Monsieur Lebrun, du côté de la fenêtre. L'avait-il vue également, alors que Perrin se dirigeait vers la commode?

« C'était donc cela ton plan A? », demanda Richard et il se tourna de nouveau vers Perrin. « Exactement. Mon plan A », dit Perrin réjoui de la rapidité de Richard. « A comme Aurélie. Drôle de coïncidence, non? » Il éclata de rire.

« Et donc, tu l'as assassinée. » Richard parlait d'une manière très contrôlée. « Tu es allé à l'Atlantique et tu l'as poussée par-dessus le balcon. Elle n'était pas une adversaire bien redoutable pour toi. »

« Cela ne s'est pas passé tout à fait ainsi », dit Perrin tout en essayant de forer un trou dans la garniture du siège avec le makila. « Ce n'est jamais exactement comme des autres le croient. »

« Comment, alors? », demanda Richard.

Karim n'écoutait plus. Son regard était fasciné par le canon du pistolet placé précisément dans sa ligne de mire. Le fils de Perrin avait calé l'arme entre ses jambes et croisé les bras derrière la tête. S'il faisait un seul mouvement malencontreux vers l'arrière, cela pouvait se terminer par un coup de feu.

Le tissu de la garniture au motif de feuilles et de grenades était solide. Mais Perrin insistait toujours, comme s'il avait eu affaire à un véritable adversaire. « Je n'avais aucun intérêt à ce qu'elle meure, espèce d'idiot, c'est logique. Elle devait juste raquer un peu, de telle façon que son passé ne ressurgisse pas. » Le tissu céda, et la pointe du makila disparut dans la garniture.

« Qu'est-ce que tu racontes, Matthieu? », fit Richard. « Elle avait laissé le passé loin derrière elle depuis longtemps. As-tu vraiment imaginé que tu pouvais impressionner une femme comme Aurélie avec ces histoires? » Il le considéra presque avec compassion. « C'est peut-être toi qui es un peu resté scotché dans le passé? » Fou de colère, Perrin s'approcha de lui. « Et c'est toi qui ose dire ça. » Le volume de sa voix augmentait tandis qu'il parlait. « Le passé est absolument tout. Tout ce que nous sommes. Nous sommes un produit de notre passé! A moins que tu ne sois plus aujourd'hui un fils de boche dont la mère a couché avec un nazi? » Richard ne cilla pas. « Aurélie n'a jamais pensé ainsi » dit-il.

« C'est bien possible. » Les yeux de Perrin brillèrent de fureur. Puis il dit: « Elle a juste rigolé. 'Mon pauvre...' » Il imitait la voix d'Aurélie, et Richard entendait le mépris avec lequel elle lui avait parlé. « 'Je vais être obligée de vous décevoir. Donner de l'argent pour ce que les gens pensent ou ne pensent pas de moi, ce n'est pas mon style.' Elle m'a regardé comme si j'avais raconté une blague. Et elle a ri de nouveau. J'ai peur que vous vous soyez un peu surestimé. Quelques épisodes de mon passé agiraient carrément comme un aphrodisiaque sur certains', a-t-elle dit. Elle trouvait ça énormément drôle. » Perrin serra la poignée du makila tellement fort que ses phalanges blanchirent sous les gants de caoutchouc. « Mais personne ne peut se moquer de moi impunément », dit-il.

....

« Et puis? », fit Richard d'une voix sourde.

« Et puis? » Perrin retira le makila du siège. Elle a pris un peu d'élan grâce à ceci. « C'est entièrement de sa faute, dirais-je. »

« "Tu n'es qu'un sale lâche », dit Richard. « Elle ne voulait rien te dire sur mon compte, et tu l'as tuée pour qu'elle n'aille pas parler de toi à la police. »

« Tu sais, Richard? », Perrin brandit le makila. « Je me fous de ce que tu penses de moi. Personne ne pourra jamais prouver que j'ai quelque chose à voir avec sa mort. Mais toi... » Il plaça la pointe de la canne sur la poitrine de Richard. « On pourra trouver des preuves contre toi. Les Allemands sont si minutieux, ils doivent certainement avoir gardé certains éléments sur des affaires non élucidées. Et avec les méthodes modernes, on peut faire de superbes comparaisons d'ADN. » Il rit avec mépris. « Un meurtre est imprescriptible, tu devrais le savoir. Tu as assassiné ton père! »

Karim regarda les deux hommes, les yeux écarquillés. Il ne comprenait pas comment Monsieur Lebrun pouvait rester aussi calme.

(Résumé de la suite de l'intrigue: Richard Lebrun a été blessé pendant de l'arrestation de Perrin. Delphine lui rend visite à l'hôpital et apprend de sa bouche les détails de sa confrontation avec son père.)

Allemagne, Avril 1973

Il remonta les épaules dans son coupe-vent et continua de marcher. Depuis l'entrée du garage, la mère demandait à ses trois enfants de se dépêcher un peu. « Klaus, viens vite, nous devons être à trois heures chez les grands-parents. Tu sais à quel point papi apprécie la ponctualité. » Elle adressa un signe à l'homme qui se trouvait à la porte d'entrée. « Ne te fais pas réélire trésorier à la réunion de cet après-midi, tu entends? », cria-t-elle. « Il y en a beaucoup d'autres qui pourraient en faire un peu plus pour votre association. »

L'allemand de Richard était désormais presque correct. Il s'était entraîné chez lui, après son travail, avec un livre et des cassettes, et il parvenait relativement bien à se faire comprendre. Même si certains le regardaient d'un air bizarre. Il ne parlait de toute façon avec personne ou presque...

C'était son troisième séjour dans cette bourgade allemande. Au début, il avait tremblé à chaque pas, surtout quand il avait emprunté cette rue pour la première fois. C'était une rue bourgeoise avec de grandes parcelles de terrain, dont quelques une avaient été loties. Sans doute le fils ou la fille avaient-ils construit dans la propriété de leurs parents. Tout cela respirait l'opulence. Le miracle économique, le plein emploi, la croissance des exportations, la multiplication des salaires réels par deux et demi depuis 1950. Richard l'avait lu dans le journal. Et aussi, qu'après la guerre, la prospère République fédérale d'Allemagne avait intégré sans problème huit millions de personnes déplacées et trois millions d'immigrés d'un pays qui s'appelait maintenant la RDA.

Il y avait en plus ces millions de travailleurs qui avaient été recrutés l'étranger. Le boom économique était visible de toutes parts. Dans les nouveaux bâtiments des écoles, dans les routes bien aménagées, dans les usines flambant neuves.

La mère manœuvra prudemment l'Opel vert tilleul de l'allée du garage jusque dans la rue. Klaus, l'ainé, avec ses quatorze ou quinze ans, avait le droit de s'asseoir devant, à la place passager, les deux filles, dont une s'appelait Sabine, montèrent à l'arrière. Il avait pu entendre ces deux prénoms lors d'une de ses incursions dans la rue, alors que les enfants jouaient dans le jardin. Il ignorait comment s'appelaient la seconde fille et la mère. Il regarda la voiture qui s'éloignait lentement et qui disparut sur la gauche au second carrefour. Avant même de diriger de nouveau son regard vers la maison, il savait que l'occasion qu'il attendait se présentait enfin. C'était le dimanche d'après Pâques, les vacances, la rue déjà calme en temps ordinaire était complètement déserte et la mère était partie avec les enfants chez les grands-parents.

Richard se dirigea vers la maison. Un bâtiment ancien, dont l'aile gauche avait été en partie retapée. Devant lui s'étendait un jardin très soigné, avec un parterre méticuleusement arrangé où poussaient de somptueuses primevères jaunes en fleurs. Il n'avait pas eu de difficultés pour trouver cette adresse. C'était la même que celle qui figurait sur la lettre au cachet bleu lilas à demi effacé qui avait été retournée à sa mère.

Quand Richard avait compris ce que ce *Annahme verweigert* signifiait, il était resté pendant les premiers mois comme pétrifié. La colère s'était installée seulement lentement. La colère contre l'homme qui, un jour, avait décidé de ne plus accepter les lettres de sa mère. Il ne lui avait jamais répondu auparavant et l'avait laissée dans l'incertitude. Mais, en refusant d'accepter la lettre, il l'avait poussée au suicide.

C'était la seule explication valable. Autrement, le courrier retourné aurait porté la mention, Empfänger unbekannt ou Empfänger verstorben. Ses courriers ne pouvaient pas s'être tous égarés. Non, sa mère avait continué d'avoir confiance en son homme. Mais, il était arrivé un moment où cela était devenu apparemment trop pesant pour celui-ci, il ne voulait plus continuer à être troublé dans son agréable existence d'après-guerre par cette Française, avec tous ses difficultés et son enfant.

La bouche de Richard eut un rictus nerveux. Il pensait à son premier voyage dans cette ville. Il était venu en train. Durant le trajet, il avait malgré tout ressenti quelque chose qui ressemblait à de l'espoir. Il avait voulu croire à un long malentendu. Puis, il avait vu cette maison, la femme et les enfants, le jardin soigné. Et il l'avait vu, l'homme. Aucun autre que lui n'aurait pu refuser ce courrier. Peut-être s'était-il marié rapidement et avait-il voulu fonder une famille, débarrassé de tout ce qui était arrivé du temps qu'il était un jeune officier Allemand dans Paris occupé. Commencer une nouvelle vie. Tout oublier. Une brise légère parcourut la rue, et Richard sentit que de la sueur perlait à son front, bien qu'il ne fit pas si chaud. Il s'essuya de l'intérieur de la paume. Puis il releva le menton et repartit vers la maison. Il ouvrit la porte étroite du jardin et s'avança sur le chemin dallé aménagé dans la pelouse impeccablement verte, jusque sous l'auvent de l'entrée.

Au-dessus d'une boîte à lettres à clapet et d'un tube fixé au mur pour le journal, se trouvait la sonnette vissée dans la maçonnerie. Un cadre en laiton allongé avec un bouton rond et une étiquette blanche. Gelsungen. Le regard de Richard s'arrêta un long moment sur le nom, puis il sonna. La porte s'ouvrit aussitôt. « Vous avez oublié quelque -? »

Gelsungen fixa Richard. Il portait un pantalon de toile brun avec une ceinture et une chemise crème. A l'annulaire de sa main droite avec laquelle il retenait la porte, se trouvait une alliance. Il comprit aussitôt à qui il avait devant lui et Richard le vit. C'est ton portrait craché, était-il écrit dans la lettre. Gelsungen avait des cheveux ondulés, légèrement grisonnants, avec une raie sur le côté, alors que les cheveux de Richard étaient raides comme des allumettes. Mais les deux hommes étaient de la même taille, tous deux très minces. Et la similarité de leurs traits, avec la petite bosse du nez et les yeux enfoncés était frappante. Tandis que Richard enregistrerait tout cela, le visage de son vis-à-vis se referma. « Non, c'est toi qui a oublié quelque chose », dit Richard et il avala sa salive. Il parlait français, parce qu'il ne voulait pas se contenter de son allemand hésitant, et d'ailleurs, l'officier Allemand Gelsungen maîtrisait parfaitement le français, Aurélie le lui avait dit. Il sentit ses jambes faiblir. Bien qu'il ait su ce qui l'attendait, c'était un choc de se retrouver devant cet homme. Gelsungen se contentait de le dévisager. Manifestement, il ne goûtait pas cette surprise. Il essayait d'évaluer la situation, pensait peut-être déjà aux conséquences qu'elle pourrait avoir pour lui. La main à l'alliance agrippa plus fort le tranchant de la porte. « Que veux-tu? », demanda-t-il. Le ton était dur mais les mots étaient corrects. Et distants. La colère revint et ramena de la vigueur dans les jambes de Richard. Il détailla le regard méfiant, les lèvres serrées de l'homme. Des traits qui étaient les siens.

« Tu veux de l'argent? », demanda Gelsungen.

« De l'argent? » Richard cria le mot si fort que Gelsungen sursauta.

« Je n'ai pas besoin d'argent de quelqu'un comme toi. Par contre, j'ai quelque chose à te dire.

» Gelsungen regarda par-dessus l'épaule de Richard en direction de la rue. Il craignait sans doute qu'un voisin puisse remarquer quelque chose. Le jeune visiteur, qui lui ressemblait à l'âge de presque trente ans, tremblait de rage. « Entre », dit Gelsungen à contre-cœur. Ils traversèrent un vestibule carrelé où des manteaux et des vestes étaient soigneusement rangés sur les cintres d'une garde-robe. Sur une commode étroite trônait un petit bouquet de fleurs séchées avec un napperon brodé en papier dans un vase pansu. Richard constata

que Gelsungen boitait légèrement. Il le suivit dans la salle de séjour, décorée d'une moquette verte. Du côté de la fenêtre se trouvait une table et quatre chaises, du côté opposé un groupe de fauteuils avec des accoudoirs en bois disposés en demi-cercle devant une étagère murale et son téléviseur encastré. Sur une table basse reposaient un fouillis de papiers carton colorés, des ciseaux ronds d'enfant, des bobines de fil et deux grues cendrées en origami abîmées.

« Assieds-toi », dit Gelsungen et il désigna les fauteuils. Mais Richard resta debout et croisa les bras sur sa poitrine. Gelsungen le regarda d'un air interrogateur, puis il se laissa tomber dans le sofa. « C'est ta mère qui t'envoie? », demanda-t-il.

Richard luttait pour garder son calme. Cet homme, à qui visiblement rien ne manquait, vivait en paix avec son environnement, un sentiment que lui-même n'avait jamais connu. Il lui sembla qu'ils respiraient au même rythme, cet homme et ce séjour cosy, cet homme et ce jardin bien léché, et cette rue, cette ville florissante, peut-être même le pays tout entier.

Gelsungen était chez lui. Richard se demanda ce que c'était comme sentiment.

« Ma mère est morte. » Il avait presque craché ces mots. Gelsungen avait dit ta mère, pas Alice, le nom de la femme à qui il avait juré un amour éternel.

« Je suis désolé », dit Gelsungen tout en croisant ses jambes. Peut-être une légère émotion avait-elle effleuré ses traits, mais cette expression avait immédiatement disparu. Tout comme le self-contrôle que Richard tentait péniblement de conserver. « Ah oui! »

L'indifférence de Gelsungen le mit en furie. « Tu es désolé! Es-tu désolé aussi de ce qu'elle a enduré par ta faute? », cria-t-il. « Qu'on lui ait rasé la tête dans la rue? Qu'on lui ait craché dessus, qu'on l'ait humiliée et qu'on ait fait de sa vie un enfer? » Sa voix tressaillait. « Et pourquoi? » Il se dirigea à pas de course vers le sofa et se planta face à lui, menaçant. « Parce qu'elle s'est compromise avec un nazi! Parce qu'elle a eu un enfant d'un boche! » Gelsungen se recula légèrement sur le sofa.

« Elle a cru en toi », suffoqua Richard. « Jusqu'à la fin. Elle a cherché des explications, elle a pensé que tu allais la prendre enfin chez toi. » Il continua avec un peu plus de retenue, même si sa voix tressautait toujours de tension nerveuse. « Elle t'a aimé, malgré tout, elle a attendu tes explications, pendant que toi, ici... » Il fit un geste d'impuissance avec son bras. « Elle t'a aimé, jusqu'à la fin. Jusqu'au jour où tu l'as tuée! » Il avait de nouveau hurlé. Gelsungen était devenu blême. Il passa sa main dans ses cheveux sans quitter Richard des yeux. « Je ne l'ai pas tuée », dit-il.

« Si, tu l'as tuée. » Richard se cramponna à un accoudoir du fauteuil. « Tu as refusé sa dernière lettre et tu l'as faite retourner à l'expéditeur », dit-il d'une voix blanche. « C'est bien cela, non? »

Gelsungen le regardait fixement. « Elle a compris alors qu'elle ne sortirait plus jamais de cet enfer », dit Richard plein de haine. « Qu'elle était exactement ce pour quoi les gens la méprisaient. Une fille à nazis, trop naïve pour comprendre que les occupants ne voulaient rien d'autre que baiser. »

Il s'agrippa à l'accoudoir du fauteuil. « Et que vos petites Françaises dérangent tout le monde après la guerre, qu'elles étaient une tache sur vos habits bien propres, sur votre Wiederaufbau. » Son rugissement ne diminuait que lentement.

« Ce n'était pas ça. » Gelsungen prit un des origami dans sa main. L'oiseau tremblait un peu. « Une heure après avoir reçu la lettre avec le tampon *Annahme verweigert* », dit Richard comme s'il ne l'avait pas entendu, « elle s'est ouvert les veines du poignet. »

La grue cendrée tomba des mains de Gelsungen. « Et tu prétends encore que tu ne l'as pas tuée? », siffla Richard. « Tu es son meurtrier. Je veux que tu le saches. Que tu y penses

chaque jour! » Il se pencha vers Gelsungen par-dessus l'accoudoir. « Que tu sois assis à table avec tes enfants pour le petit-déjeuner et que tu penses: votre père est un assassin! » Gelsungen se pencha vers la grue cendrée et regarda d'un air impuissant le fragile oiseau de papier niché dans sa main. Une boucle de cheveux retomba sur son front.

Après un long silence, il dit: « Tu ne sais pas ce que c'était. » Richard voulut reprendre mais Gelsungen l'interrompit: « Après Paris, ils m'ont envoyé sur le front Est. J'ai pris un éclat d'obus dans la jambe. Après quelques semaines à l'hôpital est arrivé un nouvel ordre de marche. A la fin de la guerre, j'ai été enfermé dans un camp de prisonniers. » Il soupira. « Pendant deux ans. »

Il caressa du bout de l'index l'aile cassée et mal dépliée de la grue cendrée. « Quand je suis rentré, j'ai appris que mon père avait été tué sur le front allemand. Mon frère était tombé en Sicile en 43. Il n'y avait que des ruines ici. De tous mes camarades de classes, seuls deux ont survécu, en dehors de moi. » Il observa le fouillis coloré sur la table. « Je n'avais aucune formation, il a fallu que je me lance tout de suite, n'importe où. » Il haussa les épaules d'un air d'impuissance. « Ma mère et ma sœur étaient dépendantes de moi. »

Richard, qui avait presque ressenti de la compassion au récit de Gelsungen, s'agrippa de nouveau à l'accoudoir. « Ta mère et ta sœur! », cria-t-il. « Et ta maîtresse et ton fils? » La blessure était à vif dans sa voix. Cette douleur que lui causait le destin de sa mère et le sien. Involontairement, le poing de Gelsungen se referma et écrasa la grue cendrée. « C'était trop pour moi. »

« C'était trop pour moi », répéta Richard en écho. « Mais tu as quand même bien réussi. Tu as tout réussi. » Il lança un regard perçant à Gelsungen. « Tu as tué ma mère pour pouvoir recréer une nouvelle famille! »

Il avait une respiration haletante. « Savent-ils quelque chose de nous? Quelqu'un sait-il quelque chose sur nous, en fait? Qu'as-tu fait de toutes les lettres? » Gelsungen resta muet. Richard avait devant les yeux la femme, les trois enfants qui fabriquaient des origamis avec leurs parents pour les apporter à leurs grands-parents. Richard, lui, n'avait jamais connu ses grands-parents. Sa mère ne lui avait jamais parlé d'eux. Ils avaient rompu avec leur fille et leur petit-fils. Richard n'existait pas pour sa famille. Et cet homme dans cette jolie maison en était l'unique coupable. Un gagnant de la guerre, bien que les Allemands aient perdu la guerre. Il avait utilisé puis jeté sa mère, sa mort était une broutille dont personne ne se préoccupait plus. Que pouvait bien représenter une jeune et naïve Française, quand il était possible de se construire une nouvelle vie. Richard dut de nouveau combattre pour se maîtriser. « Comment as-tu pu continuer ici, comme si elle n'avait pas existé? », cria-t-il. Gelsungen ouvrit le poing et son regard vide se posa sur la grue froissée. « C'était trop tard », dit-il.

« Trop tard? » Richard était hors de lui. « Ce n'était pas encore trop tard! Jusqu'au jour où elle s'est suicidée! » Les couleurs du papier carton sur la table se troublaient devant ses yeux. Puis tout cela reprit des contours fixes. Et toute la colère et la douleur qui s'étaient accumulées en lui s'échappèrent. Il se rua sur la table, saisit les ciseaux d'enfants bleus et se jeta sur Gelsungen. Il attrapa une mèche de ses cheveux et la coupa. Et une autre puis encore une autre. Gelsungen ne s'attendait pas à cette attaque. Il commença à se protéger, mais il ne parvint pas immédiatement à repousser le jeune enragé. Enfin, il l'écarta de lui et palpa avec dépit la place chauve sur le côté droit de sa tête. Haletant, Richard s'approcha de lui. « Pour que tu saches ce que cela fait quand tout le monde te regarde. Quand ils vomissent sur toi », dit-il sans pouvoir respirer.

« Et pour que tu le saches encore mieux, je vais raconter ton histoire partout ici et celle de ma mère! Que diront... tes collègues et ta femme? Et que vivront tes enfants à l'école? » Il cracha au visage de Gelsungen.

....

Ce n'est que lorsque Richard épuisé se tut que Delphine remarqua qu'elle avait retenu on souffle lors des dernières phrases. La surface de l'eau, dans le verre que Richard tenait toujours sur les genoux, tremblait en cercles concentriques.

« Et puis? » demanda-t-elle prudemment. Les commissures de sa bouche s'affaissèrent. « C'était déjà le lendemain dans le journal. » Il regarda par la fenêtre. « Gelsungen s'est pendu le soir même, dans sa remise. C'est son fils qui l'a découvert. Personne n'a pu expliquer ce qui s'était passé. Il s'engageait pour les autres, il était au conseil municipal, il faisait partie des pompiers volontaires. Un père de famille exemplaire. » Richard jeta un regard sur Delphine, avant de continuer: « Apprécié de tous et même aimé. Ses cheveux taillés ont fait penser à un braquage, mais la police n'a fait aucune déclaration. » Il regarda Delphine. « Je suis rentré aussitôt à Paris et je suis allé chez Aurélie. »

Delphine soutint son regard. La conclusion qui s'était imposée avec le rapport de Flaubert et qu'elle avait cru confirmée par les accusations de Perrin était fausse. « Alors, ce n'était pas un meurtre », dit-elle, « mais un suicide. »

« Un suicide », fit Richard en écho. Le mot résonna longtemps dans la pièce. « Il ne se serait pas suicidé, si je n'étais pas allé le retrouver chez lui. » Il fit tourner l'eau dans le verre. « J'aurais tout aussi bien pu le tuer de mes propres mains. Je suis responsable de sa mort, tout comme il porte la responsabilité de la mort de ma mère. » Il fixa l'eau qui tourbillonnait. « Pourtant, il faudrait enfin briser ce cercle vicieux. Je fais tout pour cela. »

Delphine ne comprenait pas ce qu'il voulait dire: « Quoi tout? »

Il sembla ne pas l'avoir entendue. « Je ne sais pas ce que j'attendais, alors », dit-il. « Je suis allé vers lui, comme ça, avec toute ma haine. Pour l'accuser de la mort de ma mère. Et bien sûr aussi », sourit-il faiblement, « de ce qui s'est passé pour moi, enfant. » Il jeta un regard en coin à Delphine. « Peut-être avais-je malgré tout l'espoir qu'il me reconnaisse. »

« Et il n'y était pas du tout préparé », dit Delphine.

« Non », dit Richard. Il se passa la main sur le front. « C'est pour cela que cette catastrophe s'est produite. J'ai été submergé par mes sentiments et lui, il a eu à l'esprit comment toute la vie qu'il avait construite allait tomber en ruines. »

Il essaya de recouvrir son genou avec sa couverture, mais une douleur aigüe se répandit à travers son corps depuis la cicatrice récente de son opération. « En vérité, je n'avais aucune intention de divulguer son histoire. Je voulais juste l'humilier et le terroriser. » Il haussa les épaules d'un geste d'impuissance. « Mais lui, il m'a cru. »